

La présence des maladies dans *Germinal* d'Émile Zola

The Presence of Diseases in Emile Zola's "Germinal"

par Philippe ALBOU*

« *Germinal* », le célèbre roman d'Émile Zola publié en 1885, est un témoignage de premier ordre sur la vie difficile des mineurs de charbon à la fin du XIX^e siècle. Dans son enquête préliminaire, Zola s'était documenté sur le travail dans les mines, la vie quotidienne dans les corons, le contexte économique et social, les grèves répétées dans les mines de charbon¹ et aussi sur la naissance du mouvement syndical. Alors qu'une grève de 12 000 mineurs venait à nouveau d'éclater le 21 février 1884 à Anzin, Zola se rendit à Valenciennes, invité par le député Alfred Giard, du 23 février au 2 mars 1884, pour visiter les mines d'Anzin et de Denain. Dès le 25 février, il descend avec les *gueules noires*, jusqu'à 675 mètres de profondeur, pour visiter la fosse Renard (Denain), jusque dans ses parties les plus étroites. Il put ainsi observer le travail des mineurs, après avoir endossé leur tenue : « Il a revêtu la chemise, la culotte, ou *cule*, la veste, ou *jupon*, il a coiffé le béguin bleu et le chapeau de cuir dur, ou *barrette*, il est allé chercher la lampe

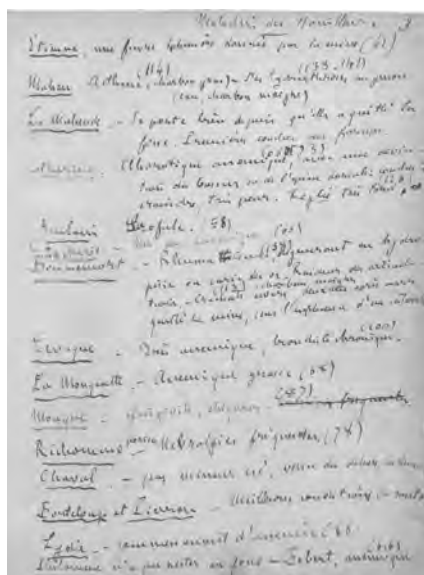
SFHM Lille 15 juin 2024

* Philippe.albou@gmail.com

1. En 1869 : grèves à La Ricamarie, avec 13 morts tombés sous les tirs de l'armée, et à Aubin, avec 14 morts ; en 1870 au Creusot ; en 1878 à Anzin ; en 1882 à Aubin, Monchanin et Monceau-les-Mines...

individuelle, et il est entré dans la “berline” de descente. »². Il visita aussi les corons, où il fut reçu dans une famille de cinq enfants, qui lui servira de modèle pour décrire la vie quotidienne des Maheu. Il se documenta aussi sur la santé des mineurs, surtout à partir du *Traité pratique des maladies, des accidents et des difformités des houilleurs*, du Dr Hubert Boens-Boisseau (1862), et sans doute d'autres ouvrages, parmi lesquels les *Réflexions sur l'hygiène des mineurs*, du Dr Victor Vandembroeck (1840), qu'il mentionne dans le roman³.

Le second volume du *Dossier préparatoire* de *Germinal*, conservé à la BnF, nous apprend que Zola mena, en amont de la rédaction, une enquête minutieuse sur les maladies des mineurs, avec en particulier : – une liste manuscrite intitulée « Maladies des Houilleurs » où les principaux personnages sont listés, en face de leurs principales pathologies (Fig. 1) ; – des fiches individuelles pour les 47 personnages du roman, avec pour chacun une esquisse du personnage avec parfois, là aussi, des indications sur



Maladies des Houilleurs	
<u>Étienne</u>	une fièvre éphémère donnée par la mine (41)
<u>Maheu</u>	Asthme (114) (charbon gras). Des Hydrarthroses (139-141) au genou (eau, charbon maigre)
<u>La Maheude</u>	Se porte bien depuis qu'elle a quitté la fosse. Premières couches au forceps.
<u>Catherine</u>	Chlorotique anémique (66 et 93), avec une déviation du bassin ou de l'épine dorsale : couches à craindre, très peur. Règle très tard. (126)
<u>Jenlain</u>	Scrofule (58)
<u>Zacharie</u>	Un peu anémique (66)
<u>Bonnemort</u>	Rhumatismes (138) dégénérant en hydro-pisie ou carie des os. Raideur des articulations. Crachats (112) noirs, deux ans après avoir quitté la mine, sous l'influence d'un catarrhe
<u>Levaque</u>	Très anémique, bronchite chronique. (100)
<u>La Mouquette</u>	Anémique grasse (68)
<u>Mouque</u>	Gingivite, chiqueur. (47)
<u>Richomme</u>	(porion). Névralgies fréquentes (78)
<u>Chaval</u>	Pas mineur né, venu du dehors, un haveur
<u>Fondeloup et Pierron</u>	Meilleures conditions de santé
<u>Lydie</u>	Commencement d'anémie (66)
<u>Philomène</u>	N'a pu rester au fond – Bébér. Anémique (66)

Fig. 1 - « Maladies des houilleurs » dans les manuscrits préparatoires, avec transcription en regard.

2. Mitterrand H., 2001, page 727.

3. « (Étienne) se fit envoyer des livres, dont la lecture mal digérée acheva de l'exalter : un livre de médecine surtout, *l'Hygiène du mineur*, où un docteur belge avait résumé les maux dont se meurt le peuple des houillères. » (G 258).

frayeurs nocturnes ». Elle aurait en outre une « déviation du bassin ou de l'épine dorsale » faisant craindre des couches difficiles. Bien que présentant un retard d'apparition des règles, « elle se laisse très bien aller à un amant, comme sa mère s'est laissée aller. ». Reprenons maintenant ces thématiques, en recherchant leur source dans le *Traité* de Boens-Boisseau, avant d'analyser leur transposition dans le roman.

Le travail des enfants

À 15 ans, Catherine travaille comme hercheuse⁵ depuis déjà plusieurs années, à l'instar de Lydie Pierron, décrite comme une « chétive fillette de dix ans » (G 91) poussant sa berline, « éreintée, boueuse, raidissant ses bras et ses jambes d'insecte, pareille à une maigre fourmi noire en lutte contre un fardeau trop lourd. » (G 122) À noter que *Germinal* fut écrit en 1884, après la loi du 19 mai 1874 interdisant le travail « au fond » pour les femmes et les enfants de moins de 12 ans. Le roman étant supposé se dérouler en 1866, Zola n'a donc pas fait d'anachronisme. Boens-Boisseau, en 1862, indiquait que « la plupart des mineurs ayant commencé par être hercheurs dans leur enfance, ont été soumis aux deux causes les plus puissantes de difformités, c'est-à-dire aux fatigues corporelles et aux attitudes vicieuses dans un âge trop peu avancé. » (BB 91)

Anémie et chlorose

Dans le *Dossier préparatoire*, Zola avait indiqué que Catherine serait atteinte de *chlorose* plutôt que d'*anémie*. Ces deux maladies étaient en fait très proches, avec des manifestations « nerveuses » supplémentaires dans la chlorose. Boens-Boisseau cite deux auteurs qui avaient tenté d'expliquer la fréquence de l'anémie chez les houilleurs : selon M. Levy, elle provenait surtout « de la privation d'air parfaitement respirable, de soleil et de lumière que les ouvriers subissent dans des souterrains » ; son confrère Valleix ajoutant « qu'une nourriture insuffisante, de mauvaise qualité, l'habitation dans un lieu sombre mal aéré, des travaux excessifs, produisent une véritable anémie ». C'est alors, ajoute-t-il, « un *étiolement* semblable à celui des plantes placées dans les mêmes conditions » (BB 66). Boens-Boisseau note ensuite que la *chlorose* présentait en fait tous les signes de l'anémie (pâleur, décoloration des muqueuses, faiblesse générale, sensibilité au froid...),

5. Les *hercheurs* et les *hercheuses* manœuvraient dans la mine les berlines chargées de houille. C'était en général le poste des femmes et des enfants lorsqu'ils étaient encore autorisés à travailler « au fond ». Les hommes étaient plutôt *hauveurs*, c'est-à-dire chargés de l'abattage de la houille.

auxquels pouvaient s'ajouter des « phénomènes nerveux et utérins » tels que les « désirs immodérés pour certains aliments indigestes et nuisibles même, des passions tristes, des fraveurs nocturnes, le cauchemar, l'insomnie, des palpitations et des agitations dans les diverses parties du corps, des crampes d'estomac, des oppressions et des anxiétés précordiales, et, enfin, dans quelques cas, des accès hystériques. » (BB 73). Le mot *chlorose*, du grec *chloros* « d'un jaune verdâtre », fut utilisé en médecine, selon le Dictionnaire médical de Littré (1905) pour décrire une « pâleur jaunâtre », caractérisée par une baisse de l'hémoglobine et du nombre des globules rouges, mais aussi par « une décoloration particulière des téguments, et des troubles des différents appareils ; enfin, par son apparition presque exclusive chez les jeunes filles au moment de la puberté. »

Retard de règles et sexualité précoce

Zola indique, dans ses feuillets préparatoires, que Catherine « se laisse très bien aller à un amant » en l'occurrence avec Antoine Chaval, ce qui est d'ailleurs l'un des ressorts dramatiques du roman. Cette situation évoque une sexualité précoce en dépit d'un retard d'apparition des règles. Le *Traité* de Boens-Boisseau nous fournit plusieurs passages dont Zola a pu s'inspirer sur cette question : « La puberté est souvent tardive dans la classe des houilleurs. Il n'est pas rare de rencontrer des hercheuses de dix-sept, dix-huit ou de vingt ans qui n'ont pas encore été réglées » (BB 125). Et concernant la liberté des mœurs : « On peut juger aisément du degré de la moralité [des hercheuses] par les sales propos et les gestes lascifs qu'elles s'adressent mutuellement dans leurs plaisanteries. Il ne peut guère en être autrement lorsque des filles et des garçons, dès leur plus tendre jeunesse, se trouvent continuellement en présence dans les heures de travail, aussi bien que dans les moments de loisir. (...) Comment voulez-vous qu'une jeune fille reste pure au milieu de ces garçons au langage provoquant, aux gestes hardis, qui la poursuivent, malgré la vigilance des chefs, dans tous les endroits où l'obscurité assure l'impunité et favorise le succès de leur audace ? ». (BB 23)

Déviations du bassin, avec les craintes de couches difficiles

Dans le *Dossier préparatoire*, Zola indique que Catherine pourrait avoir une « déviation du bassin ou de l'épine dorsale », en ajoutant ceci : « Couches à craindre, très peur ». Ces informations sont également tirées du livre de Boens-Boisseau : « Par suite du travail des mines, nous rencontrons dans le bassin des hercheuses diverses espèces de difformités qui jouent un grand rôle dans les phénomènes de parturition. (...) Il est facile de comprendre

comment ces difformités se produisent quand on se rappelle l'attitude ordinaire dans laquelle les hercheuses travaillent. Ainsi, elles poussent devant elles les wagons en écartant souvent les jambes en dehors pour donner un point d'appui solide aux membres inférieurs. Dans cette position, le sacrum ainsi que tout le bassin sont fortement inclinés en avant ; de là, courbure exagérée des vertèbres lombaires et projection de l'angle sacro-vertébral vers le pubis. (...) Aussi ces malheureuses sont-elles fréquemment soumises à des accouchements pénibles et quelquefois mortels. » (BB 179-180)

Les pathologies de Catherine transposées dans le roman

Catherine est d'abord décrite comme une jeune fille fragile à la pâleur chlorotique : « Flutte pour ses quinze ans, elle ne montrait de ses membres, hors du fourreau étroit de sa chemise, que des pieds bleuis, comme tatoués de charbon, et des bras délicats, dont la blancheur de lait tranchait sur le teint blême du visage, déjà gâté par les continuels lavages au savon noir. Un dernier bâillement ouvrit sa bouche un peu grande, aux dents superbes dans la pâleur chlorotique des gencives. » (G 73) ; « [Étienne], dont les yeux s'habituait à l'obscurité, la regardait, blanche encore, avec son teint de chlorose. » (G 104) ; « Quand le dernier jupon tombait, elle apparaissait d'une blancheur pâle, de cette neige transparente des blondes anémiques. » (G 255). Le contraste entre sa fragilité et les terribles épreuves qu'elle doit subir est saisissant. Nous assistons à une dépossession de sa jeunesse et de son corps par le travail de la mine... par Chaval, son amant violent et possessif... et par la nature qui retarde ses menstruations. Cette thématique est illustrée par Zola dans deux épisodes particulièrement émouvants, où son corps de jeune fille finit par lui échapper entièrement : la montée dramatique des échelles et l'agonie au fond de la mine.

L'évanouissement durant la remontée par les échelles

Catherine, entraînée par Chaval, faisait partie des « briseurs de grève » lors de la grande grève du Voreux. Alors que se développe la rumeur de la section criminelle des câbles soutenant les *cages*, autrement dit les ascenseurs, la scène se passe durant de la remontée, dans la panique, des cent deux échelles de sept mètres chacune (soit environ 700 m... plus de deux fois la hauteur de la Tour Eiffel !) : « On montait depuis une demi-heure ; mais si lourdement, [que l'on] en était seulement à la cinquante-neuvième échelle. Encore quarante-trois. (...) Le fer des échelons devait lui entamer les pieds, il lui semblait qu'on la sciait là, jusqu'à l'os. Après chaque brassée, elle s'attendait à voir ses mains lâcher les montants, pelées et roidies au

point de ne pouvoir fermer les doigts ; et elle croyait tomber en arrière, les épaules arrachées, les cuisses démanchées, dans leur continuel effort. (...) Machinalement, elle s'obstinait tout bas à compter : quatre-vingt une, quatre-vingt-deux, quatre-vingt-trois ; encore dix-neuf. Ces chiffres, répétés, la soutenaient seuls de leur balancement rythmique. Elle n'avait plus conscience de ses mouvements. Quand elle levait les yeux, les lampes tournoyaient en spirale. Son sang coulait, elle se sentait mourir, le moindre souffle allait la précipiter. (...) Alors, Catherine tomba. Elle avait crié le nom de Chaval, dans un appel désespéré. (...) Dans son évanouissement, elle rêvait : il lui semblait qu'elle était une des petites herscheuses de jadis, et qu'un morceau de charbon, glissé d'un panier, au-dessus d'elle, venait de la jeter en bas du puits, ainsi qu'un moineau atteint d'un caillou. (...) Jamais elle ne sut comment elle était arrivée au jour, portée par des épaules, maintenue par l'étranglement du goyot. Brusquement, elle se trouva dans un éblouissement de soleil, au milieu d'une foule hurlante qui la huait. » (G 443-445)

L'attente infernale et la « nuit de nocce »

L'attente des secours, puis l'agonie au fond de la mine inondée, qu'il serait trop long de détailler ici, passent par plusieurs étapes physiques et psychologiques : la *faim* de plus en plus terrible ; l'*exaltation* avec l'oubli irrationnel du danger ; le *délire* avec la certitude de voir l'Homme noir, le vieux mineur trépassé légendaire, qui revient tordre le cou aux vilaines filles. Puis le récit arrive au passage, à la fois surréaliste et symbolique, de la *nuit de nocces* entre Étienne et Catherine, alors même qu'elle *devient femme*, autrement dit, de manière assez claire bien que sous-entendue... après la survenue de sa première menstruation : « Et ce fut enfin leur nuit de nocces, au fond de cette tombe, sur ce lit de boue, le besoin de ne pas mourir avant d'avoir eu leur bonheur, l'obstiné besoin de vivre, de faire de la vie une dernière fois. Ils s'aimèrent dans le désespoir de tout, dans la mort. (...) Des heures, des heures s'écoulèrent. [Étienne] crut longtemps qu'elle dormait ; puis, il la toucha, elle était très froide, elle était morte. Pourtant, il ne remuait pas, de peur de la réveiller. L'idée qu'il l'avait eue femme le premier, et qu'elle pouvait être grosse, l'attendrissait. » (G 683)

Bonnemort et les crachats noirs

Vincent Maheu, dit Bonnemort, âgé de 58 ans, converse au début du roman avec Étienne Lantier, alors que la nuit est déjà tombée, seulement éclairée par la lueur rougeoyante de quelques brasiers brûlant en plein air :

« Étienne demanda, en montrant le tas sombre des constructions, au pied du terri : – *C'est une fosse*⁶, *n'est-ce pas ?* Le vieux, cette fois, ne put répondre. Un violent accès de toux l'étranglait. Enfin, il cracha, et son crachat, sur le sol empourpré, laissa une tache noire. » (G 61-62). Le vieux mineur reprendra son récit un peu plus tard : « – *Je suis de Montsou, je m'appelle Bonnemort. – C'est un surnom ?* demanda Étienne étonné. Le vieux eut un ricanement d'aise, et montrant le Voreux : – *Oui, oui... On m'a retiré trois fois de là-dedans en morceaux, une fois avec tout le poil roussi, une autre avec de la terre jusque dans le gésier, la troisième avec le ventre gonflé d'eau comme une grenouille... Alors, quand ils ont vu que je ne voulais pas crever, ils m'ont appelé Bonnemort, pour rire.* Sa gaieté redoubla, un grincement de poulie mal graissée, qui finit par dégénérer en un accès terrible de toux. » (G 66)

Bonnemort apparaît comme donc un témoin privilégié des risques de la mine, après avoir été rescapé d'un coup de grisou, d'un éboulement et d'une inondation... L'image marquante – dans les deux sens du mot ! – de la *tache noire* sur le sol, évoque évidemment sa pathologie bronchique, mais apparaît aussi comme le stigmate d'une malédiction tombée sur la mine. Edmond de Goncourt, comme d'autres, fut particulièrement impressionné par cette image : « Il y a dans vos trois cents lignes une désolation morne et des *glaviaux* ou *glaviots* noirs de premier ordre. Je trouve que vous n'avez jamais fait aussi grand. »⁷

Lorsqu'Étienne demanda ensuite à Bonnemort l'origine de sa toux, ce dernier répondit : « – *Je me suis enrhumé, l'autre mois. Jamais je ne toussais, à présent je ne peux plus me débarrasser... Et le drôle, c'est que je crache, c'est que je crache...* Un raclement monta de sa gorge, il cracha noir. – *Est-ce que c'est du sang ?* demanda Étienne, osant enfin le questionner. Lentement, Bonnemort s'essuyait la bouche d'un revers de main. – *C'est du charbon... J'en ai dans la carcasse de quoi me chauffer jusqu'à la fin de mes jours. Et voilà cinq ans que je ne remets pas les pieds au fond. J'avais ça en magasin, paraît-il, sans même m'en douter.* » (G 68). Ces crachats noirs sont mentionnés par Boens-Boisseau : « Il est des charbonnages où le poussier est léger, sec et infiniment ténu ; alors, il gêne beaucoup les ouvriers. (...) [C'est dans ce cas] que l'on voit les mineurs rendre encore des crachats noirs, trois, quatre

6. Autre nom de la mine.

7. Lettre d'Edmond de Goncourt à Zola, du 1^{er} décembre 1884. Edmond de Goncourt avait lu ce passage dans le tout premier extrait de *Germinal*, publié en feuilleton dans *Gil Blas* à partir de novembre 1884.

et cinq ans après qu'ils ont cessé de pratiquer cet état. » (BB 35). D'autres tousseurs sont signalés dans le roman, en particulier Philomène dont les crachats sanglants à répétition évoquent une phtisie d'évolution lente : « Philomène Levaque se trouvait là, mince et pâle, d'une figure moutonnaire de fille crachant le sang ». (G 132).

À côté de ses troubles bronchiques, Bonnemort présente deux autres pathologies particulières : d'abord des « rhumatismes qui se tournaient en hydropisie⁸ » (G 373-374), pathologie fréquente chez les mineurs (BB 138) ; puis surtout l'apparition d'un état démentiel mutique à la fin du roman, compliqué par deux accès de violence meurtrière : d'abord une tentative avortée d'étranglement contre Cécile Grégoire, la fille du patron, durant une manifestation des grévistes (G 500) ; puis le meurtre de cette même Cécile alors qu'elle lui rendait visite par charité, et qu'elle resta seule avec lui pendant une dizaine de minutes : « Bonnemort était là, seul, les yeux larges et fixes, cloué sur une chaise, devant la cheminée froide... Le vieux ne bougeait pas, ne clignait pas les paupières sous le coup de lumière de la porte, l'air imbécile, comme s'il n'avait pas même vu entrer tout ce monde. (...) Ce qui retenait là [Cécile], tremblante et fascinée, c'était qu'elle croyait reconnaître ce vieux : où avait-elle donc rencontré cette face carrée, livide, tatouée de charbon ? et brusquement elle se rappela, elle revit un flot de peuple hurlant qui l'entourait, elle sentit des mains froides qui la serraient au cou. (...) Peu à peu, Bonnemort avait paru s'éveiller, et il l'apercevait, et il l'examinait lui aussi, de son air béant. Une flamme montait à ses joues, une secousse nerveuse tirait sa bouche, d'où coulait un mince filet de salive noire. Attirés, tous deux restaient l'un devant l'autre, elle florissante, grasse et fraîche des longues paresse et du bien-être repu de sa race, lui gonflé d'eau, d'une laideur lamentable de bête fourbue, détruit de père en fils par cent années de travail et de faim. Au bout de dix minutes, lorsque les Grégoire, surpris de ne pas voir Cécile, rentrèrent chez les Maheu, ils poussèrent un cri terrible. Par terre, leur fille gisait, la face bleue, étranglée. À son cou, les doigts avaient laissé l'empreinte rouge d'une poigne de géant. » (G 655-658)

Alzire Maheu, la petite bossue

Alzire, que Zola avait initialement prévu d'appeler Flora (Fig. 4), a pour modèle l'un des enfants aperçus dans la famille où il fut accueilli en février

8. L'hydropisie du genou correspond, selon la terminologie actuelle, à un épanchement du genou, soit interne : *épanchement de synovie* ; soit externe : *hygroma*.

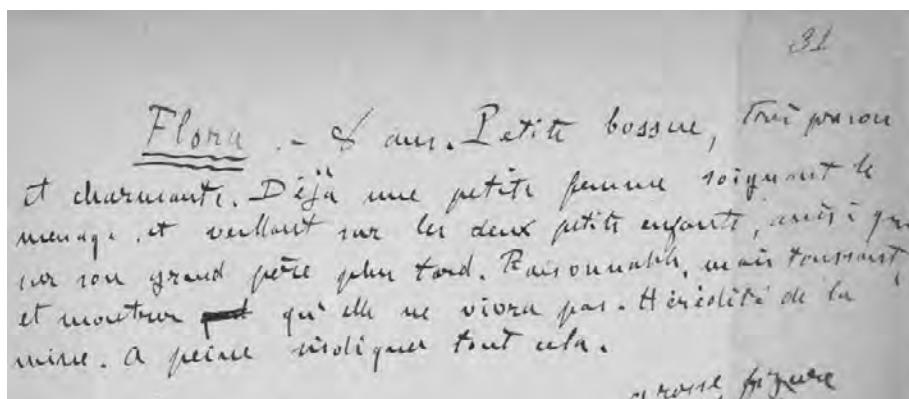


Fig. 4 - « Flora - 8 ans. Petite bossue, très précoce et charmante. Déjà une petite femme soignant le ménage, et veillant sur les deux petits enfants, ainsi que sur son grand-père plus tard. Raisonnable, mais toussant, et montrant qu'elle ne vivra pas. Hérité de la mine. A peine indiquer tout cela. »

1884, en notant dans ses carnets : « une petite bossue, terriblement »⁹. Cette petite fille aux « yeux intelligents d'infirmes » (G 75) aide sa mère, avec beaucoup de douceur et de gentillesse, dans la gestion quotidienne de la famille.

Elle finira par mourir de faim en raison des privations liées à la grève. Ses derniers moments sont décrits par Zola, en présence du Dr Vanderhaghen, le médecin de la mine, qui se montre dépassé et impuissant devant une telle accumulation de drames : « La porte s'ouvrit, et cette fois c'était le docteur Vanderhaghen. – Diable ! dit-il, la chandelle ne vous abîmera pas la vue... Dépêchons, je suis pressé. Ainsi qu'à l'ordinaire, il grondait, éreinté de besogne. Il avait heureusement des allumettes, le père dut en enflammer six, une à une, et les tenir, pour qu'il pût examiner la malade. Déballée de sa couverture, elle grelottait sous cette lueur vacillante, d'une maigreur d'oiseau agonisant dans la neige, si chétive qu'on ne voyait plus que sa bosse. Elle souriait pourtant, d'un sourire égaré de moribonde, les yeux très grands, tandis que ses pauvres mains se crispaient sur sa poitrine creuse. Et, comme la mère, suffoquée, demandait si c'était raisonnable, de prendre, avant elle, la seule enfant qui l'aidât au ménage, si intelligente, si douce, le docteur se fâcha. – Tiens ! la voilà qui passe... Elle est morte de faim, ta sacrée gamine. Et elle n'est pas la seule, j'en ai vu une autre, à côté... Vous m'appelez tous, je n'y peux rien, c'est de la viande qu'il faut pour vous guérir. » (G 542-543)

9. Cité par Mitterrand H, 2001, p. 725.

Autres maladies présentes dans *Germinal*

Les scrofules

Cette maladie est signalée dans le portrait de Jeanlin, âgé de 11 ans : « Il était si petit, les membres grêles, avec des articulations énormes, grossies par des scrofules, [que Catherine] le prit, à pleins bras. » (G 75). Les *scrofules*, jadis synonymes d'*écrouelles* ou *humeurs froides*, étaient caractérisées par un gonflement des ganglions lymphatiques du cou, pouvant être associées à des infections de la peau (impétigo, etc.) ou des muqueuses (rhinite, etc.), ainsi qu'à la tuberculose. Selon Boens-Boisseau, la *diathèse scrofuleuse* faisait partie de la « constitution des houilleurs » et était reconnaissable « aux ganglions engorgés autour du cou, sous l'aisselle et au pli de l'aîne » et « aux cicatrices provenant d'anciens abcès froids. ». Il y avait aussi parfois une « pâleur du teint, la mollesse et la pénurie des chairs », ainsi que « la prédominance des saillies articulaires et des éminences osseuses sur les tissus périphériques ». (BB 58)

Les troubles cutanés

Les modifications de la peau liées au travail de la mine sont *décrites* de manière pittoresque chez Toussaint Maheu, le père de famille : « Son plaisir, quand il était propre et qu'il avait rigolé avec sa femme, était de rester un moment le torse nu. Sur sa peau blanche, d'une blancheur de fille anémique, les éraflures, les entailles du charbon, laissaient des tatouages, des "greffes", comme disent les mineurs. » (G 197)

Accidents et morts brutales

Statistiques des accidents

Le tableau publié par E. Beaugrand en 1874¹⁰ montre la statistique des accidents survenus en 1842 dans les mines françaises (Fig. 5). Sur 178 245 ouvriers, 1 023 d'entre eux, soit 6,7 %, furent victime cette année-là d'un accident, parmi lesquels 230 tués et 960 blessés. Les accidents signalés comme les plus fréquents étaient les éboulements (65 morts et 461 blessés), les explosions de gaz carboné, ou *coups de grisou* (25 morts et 54 blessés), les chutes dans les puits (20 morts et 217 blessés), les ruptures de machines ou de câbles (11 morts et 121 blessés), etc.

10. Beaugrand E. 1874, p. 229.

	NOMBRE D'ACCIDENTS.	MORTS.	BLESSÉS.
Éboulements	527	65	461
Explosions de gaz carboné.	77	25	54
Coups de mine	41	2	59
Asphyxies	8	5	5
Inondations	1	1	1
Ruptures de machines, engins, câbles, chutes de bennes	152	11	121
Chutes dans les puits	257	20	217
Totaux	1025	127	896

Fig. 5 - *Statistiques, pour 1842, des accidents dans les mines en France*
(d'après Beaugrand E., 1874).

L'éboulement de la mine sur Jeanlin et Chicot

Zola raconte, dans la troisième partie du roman, la survenue d'un éboulement dont furent victimes Jeanlin, âgé de 11 ans, et un mineur adulte surnommé Chicot : « [Jeanlin] s'aperçut que les bois avaient fléchi, sous le suintement continu d'une source. Justement, un haveur, un nommé Berloque dit Chicot, arrivait de sa taille, pressé de revoir sa femme, qui était en couches. Lui aussi s'arrêta, examina le boisage. Et, tout d'un coup, comme le petit allait s'élaner pour rejoindre son train, un craquement formidable s'était fait entendre, l'éboulement avait englouti l'homme et l'enfant. » (G 286). Plus tard, après que les victimes aient été dégagées, puis remontées à la surface, le Dr Vanderhaghen examina les deux accidentés : « Dès que le médecin eut donné un coup d'œil à Chicot, il murmura : – *Fichu !... Vous pouvez le laver.* Deux surveillants déshabillèrent, puis lavèrent à l'éponge ce cadavre noir de charbon, sale encore de la sueur du travail. – *La tête n'a rien, avait repris le docteur, agenouillé sur le matelas de Jeanlin. La poitrine non plus... Ah ! ce sont les jambes qui ont étrenné.* Lui-même déshabillait l'enfant, dénouait le béguin, ôtait la veste, tirait les culottes et la chemise, avec une adresse de nourrice. Et le pauvre petit corps apparut, d'une maigreur d'insecte, souillé de poussière noire, de terre jaune, que marbraient des taches sanglantes. On ne distinguait rien, on dut le laver aussi. (...) Quand il fut propre, on aperçut les meurtrissures des cuisses, deux taches rouges sur la peau blanche. (...) Il constata deux

ruptures simples. Mais la jambe droite lui donnait des inquiétudes : sans doute il faudrait la couper. » (G 290-291). Jeanlin finira par s'en sortir, mais au prix d'une boiterie définitive.

Le coup de grisou et la mort de Zacharie

Alors que Catherine et Étienne étaient emprisonnés dans la mine inondée, et attendaient les secours qui progressaient lentement... un terrible coup de grisou survint, dans lequel Zacharie, l'un des frères de Catherine, trouve la mort : « Sans doute, Zacharie, mal éclairé, furieux de cette lueur vacillante qui retardait sa besogne, commit l'imprudence d'ouvrir sa lampe. On avait pourtant donné des ordres sévères, car des fuites de grisou s'étaient déclarées, le gaz séjournait en masse énorme, dans ces couloirs étroits, privés d'aéragé. Brusquement, un coup de foudre éclata, une trombe de feu sortit du boyau, comme de la gueule d'un canon chargé à mitraille. Tout flambait, l'air s'enflammait ainsi que de la poudre, d'un bout à l'autre des galeries. Ce torrent de flamme emporta le porion¹¹ et les trois ouvriers, remonta le puits, jaillit au grand jour en une éruption, qui crachait des roches et des débris de charpente. (...) Après trois grandes heures d'efforts et de dangers, quand on pénétra enfin dans les galeries, la remonte des victimes fut lugubre. Ni le porion ni les ouvriers n'étaient morts, mais des plaies affreuses les couvraient, exhalaient une odeur de chair grillée ; ils avaient bu le feu, les brûlures descendaient jusque dans leur gorge ; et ils poussaient un hurlement continu, suppliant qu'on les achevât. (...) Le corps de Zacharie parut enfin. Les vêtements avaient brûlé, le corps n'était qu'un charbon noir, calciné, méconnaissable. » (G 650-651)

Citons, pour finir, les autres morts violentes présentes dans le roman : le petit soldat, égorgé « sans raison » par Jeanlin (G 652) ; Chaval, tué lors d'un duel avec Étienne au fond de la mine (G 672) ; l'épicier Maigrat, mort en tombant d'un toit alors qu'il tentait de s'échapper de la vindicte populaire (G 505) ; Cécile Grégoire, étranglée par Bonnemort (G 658) ; et enfin les victimes de la fusillade par la troupe pendant la grève : les enfants Bébert Levaque, 12 ans, et Lydie Pierron, 10 ans ; une vieille femme dite la Brûlé ; le porion Richomme ; le vieux Mouquet et sa fille, dite la Mouquette ; et Toussaint, le père de la famille Maheu (G 586-587).

11. Le *porion* est le chef d'une équipe, l'équivalent du contremaître.

Conclusion

Comme nous l'avons vu tout au long de cet exposé, l'évocation des maladies et des accidents est intégrée à la dramaturgie de *Germinal* : elle permet à Zola de souligner la dimension éminemment humaine des souffrances et des injustices subies par les mineurs, face au confort et au luxe indécentes de la vie des patrons. Mais, contrairement à certains de ses romans précédents, où des maladies étaient décrites en détail (comme le *delirium tremens* de Coupeau dans *L'Assommoir*, la goutte de Chanteau dans *La joie de vivre* ou les crises d'hystérie de Valérie dans *Pot-Bouille*), les pathologies des mineurs sont ici bien plus évoquées que réellement décrites. Les symptômes sont bien présents, comme la pâleur de l'anémie, la toux des bronchopathies... mais sans trop insister sur les pathologies elles-mêmes qui, bien qu'omniprésentes, font ici partie du décor. Et au milieu de l'hécatombe, le vieux Bonnemort vit toujours à la fin du roman : il peut continuer, pour les lecteurs de *Germinal*, passés, présents et futurs, à représenter la mémoire vivante des maladies, des accidents et des souffrances des mineurs de charbon du Nord de la France à la fin du XIX^e siècle.

RÉSUMÉ

« *Germinal* », le célèbre roman d'Émile Zola publié en 1885, est un témoignage de premier ordre sur la vie difficile des mineurs à la fin du XIX^e siècle. Zola s'était préalablement documenté sur le travail dans les mines de charbon en France, et sur le contexte économique et social de la vie quotidienne dans les corons. Il s'était aussi intéressé de manière spécifique aux maladies touchant fréquemment les mineurs. Nous avons tenté de mettre en perspective les données cliniques de certains personnages de *Germinal* avec des textes médicaux de l'époque, en particulier le *Traité pratique des maladies, des accidents et des difformités des houilleurs*, du Dr Boens-Boisseau (1862) et aussi de comprendre les choix rédactionnels de Zola en vue de les intégrer dans la dramaturgie de son roman.

Mots-clés : *Germinal*, Émile Zola, mineurs de fond, accidents, hygiène publique, médecine travail.

SUMMARY

"*Germinal*", the famous novel by Emile Zola published in 1885, provides a firsthand account of the difficult life of miners at the end of the 19th century. Zola had extensively researched the coal mining industry in France, as well

as the economic and social context of daily life in mining communities. He also specifically delved into the diseases commonly affecting miners. We have attempted to correlate clinical data of certain characters of Germinal with medical texts from his time, notably "Traité pratique des maladies, des accidents et des difformités des houilleurs" (A Practical Treatise on the Diseases, Accidents, and Deformities of Coal Miners) by Dr. Boens-Boisseau (1862), and to understand Zola's editorial choices in order to integrate them into the dramaturgy of his novel.

Keywords: Germinal - Emile Zola - underground miners - accidents, public hygiene - occupational medicine

RÉFÉRENCES

- 1) Zola E., *Germinal*, Préface d'A. Wurmser, Édition établie et annotée par H. Mitterand. Paris, Folio-Gallimard n° 3304, 1999, rééd. septembre 2023, 755 pp. Les pages des citations de *Germinal*, dans cette édition, sont indiquées dans le texte sous la forme (G 00).
- 2) Mitterand H., *Zola*, Tome II, « L'homme de Germinal 1871-1893 », Paris, Fayard, 2001, 1232 pp.
- 3) Boens-Boisseau H. *Traité pratique des maladies, des accidents et des difformités des houilleurs*. Bruxelles, Tircher imprimeur-libraire, 1862. Consultable sur *Google Livres*. Les pages des citations de ce livre sont indiquées dans le texte sous la forme (BB 00).
- 4) Vandembroeck V. *Réflexions sur l'hygiène des mineurs*, du Dr Victor, Mons, Imprimerie de Masquillier et Lamir, 1840, 232 pp. Consultable sur *Google Livres*.
- 5) Émile Zola, *Germinal. Dossier préparatoire. Second volume*. BnF, Département des Manuscrits, NAF 10308. Identifiant : ark:/12148/btv1b52506851z
- 6) Beaugrand E., Mines, Mineurs (Hygiène publique et professionnelle), 216-252. In : Dechambre (dir.), *Dict. encycl. des sciences médicales*, 2^e série, tome VIII, MIL-MOE, Paris, 1874.